

ESPÈCE D'ESPACE

LA MARIONNETTE, TERRITOIRE DES POSSIBLES

AVEC SAMUEL LEPETIT ET ANNE RAIMBAULT

PAR | JEAN-CHRISTOPHE CANIVET ET EMMANUELLE CASTANG

THEMAA mène depuis quelque temps un chantier sur les questions liées à la ruralité. De nombreux acteurs culturels et compagnies développent des projets au cœur de ces territoires. C'est dans ce cadre que nous avons souhaité, dans cette nouvelle version de *Manip*, réorienter cette rubrique en nous intéressant, au-delà des lieux alternatifs, à ce qui se fabrique autrement, hors du cœur des métropoles. Nous nous interrogeons aujourd'hui sur la manière dont les politiques (culturelles) observent l'humain. Nous souhaitons sortir des chiffres pour aller mesurer autrement ce que peuvent apporter ces projets. Pour ce premier numéro, nous sommes allés rencontrer Samuel Lepetit et Anne Raimbault pour qu'ils nous parlent de leur festival Saperlipuppet, de leur territoire de vie, de création, de jeu, qu'ils partagent avec nous le récit artistique qu'ils se font de leur territoire. Samuel est marionnettiste, constructeur avant tout, Anne s'occupe de l'administration de la compagnie La Salamandre et de la production du festival. Le festival est une biennale dont la 6^e édition aura lieu en 2018. Ils sont installés à La Chapelle-sur-Erdre, commune à une demi-heure de Nantes, en pays de Loire.

Un territoire de vie, s'installer là en tant que créateurs

Après dix ans en Angleterre, valises et enfants sous les bras, Samuel et Anne sont revenus chez eux. Le territoire qu'ils avaient quitté, où ils avaient fait leurs études, où se trouvait la famille. Ils ne sont pas revenus par stratégie artistique ou professionnelle, même si la région nantaise est bien connue pour son soutien à l'art et à la culture. Ils sont de la génération qui a connu dans les années 1990 les débuts du festival des « Allumés », qui durait six nuits et qui a connu son heure de gloire au niveau national avec la production des spectacles « géants » du Royal de Luxe, puis l'implantation de la Machine - compagnie fondée par François Delarozière, complice constructeur de la première heure de Jean-Luc Courcoult avec le Royal, puis pour sa compagnie. La Machine de l'Île, c'est lui... Il y avait une grande effervescence au niveau des arts de la rue. La Chapelle-sur-Erdre paraissait être le bon compromis pour s'installer : dans Nantes métropole mais tout près de la campagne.

Un territoire de création, inventer et faire ses preuves

À leur arrivée, ils ont construit l'atelier et entrepris de faire connaissance avec les compagnies des environs, de se faire connaître. Il y avait peu de compagnies de marionnette professionnelles autour de leur commune, mais il y avait en revanche beaucoup de festivals : le festival Jour de fête à Saint-Herblain, le Festival Rezé les couleurs, Le festival des Trois îles à Saint-



Saperlipuppet édition 2016 - installation la Mante devant l'espace culturel Capellia

Sébastien... Chaque ville autour de Nantes avait son festival, mais aucune, un festival de marionnette. Malgré la présence de compagnies reconnues comme celle de Garin Trousseboeuf ou le Théâtre pour deux mains, faire reconnaître une marionnette qui ne serait pas que pour les enfants restait, il y a une quinzaine d'années, et reste encore, une conquête. Et puis se faire connaître... C'est à l'occasion des vœux du maire que la rencontre s'est faite avec un directeur du service culturel attentif et audacieux : « je lui dis que j'aimerais voir un festival avec des marionnettistes partout dans les rue de La Chapelle, et une demi-heure après il me répond : c'est bon, voici le budget d'une tête d'affiche de

la saison, vous pouvez démarrer avec ça ? Et c'était parti ! On était en janvier, il fallait la programmation pour juin ». Commencent alors les discussions avec le Département, la Région... Mais d'abord, il fallait faire ses preuves. Ils ont eu la chance d'avoir affaire à une mairie engagée dans le projet, qui avait envie de se démarquer, d'avoir son festival de marionnette, qui a fait confiance et soutenu le projet auprès des partenaires.

« Cette bascule-là nous a clairement implantés ici et a amené la reconnaissance à la compagnie sur le département. La Machine a accepté d'être notre parrain. Ils ont fait, et font encore, des conférences. Nous avons une vraie belle complicité. »

La compagnie, la marionnette et le public

Samuel utilisait en Angleterre la marionnette comme médium thérapeutique. À son retour en France, il a toujours eu à cœur de travailler dans tous types de cadre, vers tous les publics. A son retour en France, il a notamment construit les marionnettes de deux spectacles de Monique Créteur de la Maison de la marionnette. « J'ai choisi la marionnette parce que je ne voulais pas être comédien. Cela me semblait plus facile de me cacher, de raconter les choses avec un objet, que d'être seul face à un public. Il y a un intermédiaire ». Il a choisi de se spécialiser dans la marionnette à fil suite à une lecture où il était dit que c'était la plus dure à réaliser, que c'était la Rolls-Royce des marionnettes. Alors si on savait en faire, après, on pouvait tout faire ! Car d'abord, Samuel était sculpteur et constructeur, puis est venue l'envie de manipuler et enfin, de se confronter au public. Pas si simple... « Tout le monde sait très bien que c'est une poupée, les spectateurs te voient et pourtant la magie opère. Ça touche les gens de tout âge, c'est puissant. La marionnette ramène à l'enfance, aux croyances quand elle prend vie. Mais cela repose aussi sur la rencontre entre l'objet et moi. Ce n'est pas parce que je l'ai construit que ça va fonctionner. Certaines fois il ne veut pas et je suis obligé soit de modifier l'objet, soit de changer mon idée. » Samuel a d'abord fait du cabaret, après que le marionnettiste belge Marten Liermann lui a transmis dix ans de son travail. Puis avec le spectacle *The Box*, mis en scène par Emma Lloyd, il a découvert un autre rapport au public. « A chaque spectacle, quelqu'un venait en me disant que ça l'avait profondément touché. C'est extraordinaire l'émotion que ça crée et je me suis dit que c'était ce que je voulais faire. »

Un territoire de jeu, partager avec les acteurs locaux

Sur la question des différences entre jouer en ville et jouer à la campagne, dans un théâtre, ou en rue, ou en prison, ou en maison de retraite... Samuel ne voit pas de différence : les publics sont les mêmes, avec l'envie que la magie soit là, que l'imaginaire se déploie, c'est l'approche qui diffère. « En prison, je fais un atelier et un jeu. Je leur propose de leur raconter l'histoire ou de faire une manipulation. Et eux de me répondre : « on s'en fout de ton histoire, envoie ce que tu as à envoyer ». Je sors les premières marionnettes et il n'y a plus ces gros caïds devant moi, ce sont des gamins qui ont la bouche ouverte et les yeux écarquillés, et j'ai fait le même spectacle que j'aurais fait devant n'importe quel public en utilisant, par contre, un vocabulaire approprié. Comme mes marionnettes ne parlent pas, ce vocabulaire est basé sur les stéréotypes du mouvement. »

Sur les liens que Samuel et Anne font avec les associations du territoire dans le cadre du



Espace convivial - scénographie édition 2016 réalisée par Samuel Lepetit

festival, chaque édition se construit de manière singulière en fonction des projets accueillis. Ils partent des projets artistiques pour imaginer avec les artistes la manière dont cela pourrait se déployer. Pour la dernière édition, ils ont pu, enfin, créer des passerelles avec le collège La Coutancière, avec l'équipe des Maladroits et leur spectacle *Frères*, sur la guerre civile en Espagne. Les relations avec l'Éducation nationale, notamment les collègues, sont compliqués et sans l'arrivée d'un nouveau principal les choses n'auraient pas pu se faire. La marionnette ? Pour des adolescents ? Toujours convaincre... C'est aussi avec Nina La Gaine et son spectacle *Tu Danse? (Bagatelle #2)* sur la danse de salon, qu'ils ont pu imaginer des liens avec la maison de retraite, en proposant une résidence *in situ* comprenant des lectures, des sorties d'ateliers, une présentation. Ils ont également imaginé des partenariats avec des écoles de danse alentour.

Maintenant bien implantés et reconnus par leurs collectivités, ils souhaitent travailler, encore et toujours plus avec les jeunes artistes, et renforcer les liens avec les partenaires locaux, mais aussi rayonner. « On se professionnalise. C'est long, lent. C'est le temps que ça prend pour créer des liens. » Et puis c'est de la marionnette. « Des générations ont été éduquées avec *Bonne nuit les petits*, avec les *muppets*, et ils se disent que c'est pour les enfants. Avec le festival, on a réussi à leur montrer que c'est du théâtre. Le regard évolue, peu à peu. Le public s'élargit, il se fidélise, il attend de voir des spectacles professionnels. Puis Samuel et Anne sont bien entourés avec une équipe de bénévoles fidèles depuis la première heure pour aider à mettre en place cette grosse machine, mais aussi l'équipe du théâtre qui les accueille depuis la 1^{re} édition, l'espace culturel Capellia. Ils sont attachés à mettre au cœur de l'événement la partie festive avec une belle scénographie. Parce qu'un festival, c'est une identité. L'année dernière, ils ont choisi comme thème « la Puppet factory » : « L'espace d'accueil fait 200m²,

les gens entraînent et il y avait un tapis roulant où les marionnettes essayaient de sortir des boîtes qui venaient de la fabrication ; le coin enfant c'était recherche et développement ; on avait un petit cabinet de curiosité qu'on appelait l'INRAM ; la salle de réunion était devenu l'atelier où le public venait fabriquer des marionnettes ».

Quelles envies et perspectives ?

Samuel et Anne ont des envies, des projets avec la ville, rien n'est fait, rien n'est sûr, mais ils y travaillent. Pourquoi pas un lieu pour développer des actions à l'année ? Ça pourrait être un lieu de création, avec des envies d'y mener des ateliers, des formations, d'accueillir des résidences, des rencontres. La compagnie travaille avec l'espace culturel Capellia à resserrer les liens entre les deux structures à l'année.

N'oublions pas que cela s'inscrit dans une politique très volontariste depuis longtemps sur la culture dans la région. Mais pour faire avancer leurs projets, il faut à Anne Rimbault et Samuel Lepetit de la patience, de la diplomatie. Ils parlent non pas de pédagogie mais de compréhension mutuelle et d'enjeux partagés avec leurs collectivités. Et puis c'est du temps à donner, de l'énergie, du travail pour un projet qui est du sens. « Il faut défendre son identité sans l'imposer, il faut que tout le monde s'y retrouve. » ■

Évaluer autrement que par des chiffres

Comment évaluer ce type d'action autrement que dans une dimension comptable ?

Vaste question que bien des acteurs culturels se posent.

« Peut-on mesurer des sourires et des étoiles dans les yeux ? », nous répond Samuel. Heureusement, ils sont à côté de Nantes, les gens se déplacent.

Provenance du public ? Déjà un critère sans doute. Et puis il y a les photos, les vidéos.

Ils défendent le fait que la marionnette est inter-générationnelle, qu'elle peut apporter une identité à un territoire.